



Ce chemin de pèlerinage est une rue de la vieille ville, qui traverse les quartiers musulmans et chrétiens

C'est le « chemin de douleur », le trajet qu'entreprit le Christ, entre sa prison et sa crucifixion sur le Golgotha. Les évangiles décrivent brièvement la scène, alors que la foule en colère demandait à voir Jésus :

« Alors Pilate prit Jésus, et le fit battre de verges » (Jean 19,1)... « Jésus sortit donc, portant la couronne d'épines et le manteau de pourpre. Et Pilate leur dit: Voici l'homme » (Jean 19,5)

Voici l'homme est la traduction de **Ecce Homo** en latin.

« Dès ce moment, Pilate cherchait à le relâcher. Mais les Juifs criaient: Si tu le relâches, tu n'es pas ami de César. Quiconque se fait roi se déclare contre César. Pilate, ayant entendu ces paroles, amena Jésus dehors; et il s'assit sur le tribunal, au lieu appelé place pavée, et en hébreu Gabbatha » (Jean 19,12-13)

Le nom latin pour la place pavée est **Lithostrotos** littéralement "recouvert de pierre".

Les soldats du gouverneur conduisirent Jésus dans le prétoire, et ils rassemblèrent autour de lui toute la cohorte (Mathieu 27,27). Ils conduisirent Jésus de chez Caïphe au prétoire (Jean 18,28).

« Pilate ... le livra pour être crucifié » (Mathieu 27,26).

Ils lui ôtèrent ses vêtements, et le couvrirent d'un manteau écarlate. Ils tressèrent une couronne d'épines, qu'ils posèrent sur sa tête, et ils lui mirent un roseau dans la main droite; puis, s'agenouillant devant lui, ils le raillaient, en disant: « Salut, roi des Juifs! » (Mathieu 27, 27-29).

« C'était la préparation de la Pâque et aux environs de la sixième heure, Pilate dit aux Juifs : voici votre roi » (Jean 19, 14) « Alors il leur livra pour être crucifié. Ils prirent donc Jésus, et l'emmenèrent » (Jean 19,16)

Un point de départ contesté : La direction générale de la Via Dolorosa n'est pas certaine. Si le point d'arrivée (le rocher du Golgotha sur le site du Saint-Sépulcre) est vraisemblable, le point de départ (le site de la forteresse Antonia au nord du mont du Temple) l'est moins. La résidence du gouverneur, le « prétoire », d'où Jésus est emmené pour être crucifié (Mt 27,27 par.), et dont Jean (19,13) nous informe du nom hébraïque, Gabbatha (« lieu surélevé »), ne correspond probablement pas à l'Antonia mais plutôt à l'ancien palais d'Hérode (la « Citadelle »), situé à l'autre bout de la vieille ville, qu'il domine, près de l'actuelle porte de Jaffa.

Une localisation incertaine - « La localisation du Prétoire où Pilate a jugé Jésus a varié au cours des siècles. Elle s'est fixée successivement en trois endroits, et les recherches modernes en proposent un quatrième. A la période byzantine les pèlerins vénèrent le Prétoire de l'Évangile dans la région du Tyropoeon. Du IXe au XIIIe s. c'est sur le « mont Sion » de la colline occidentale qu'on le cherche. Au XIIIe s. et jusqu'à nos jours on l'identifie avec la forteresse Antonia, sise près de l'angle nord-ouest de l'esplanade du Temple. J'ai exposé

ailleurs mes raisons de mettre en doute cette dernière tradition...les sources littéraires, notamment Josèphe et Philon recommandent de placer le Prétoire, c'est à dire la résidence du gouverneur romain, dans le palais royal plutôt que dans la forteresse Antonia. En outre, les récits évangéliques, en particulier celui de saint Jean, s'accrochent mal de l'identification du « Lithostrôton » avec la cour intérieure supposée de cette forteresse... J'ai essayé de montrer que le pavement, le lithostrôton évangélique est bien plutôt un forum construit par Hadrien (ca. 135 A.D.), à l'orient de son Aelia Capitolina, un siècle après la Passion.

La localisation du Prétoire évangélique dans le quartier de la Sion chrétienne (colline occidentale) est encore moins vraisemblable. Sa première attestation nous est fournie par le moine hiérosolymitain Epiphanius Hagiopolita que des recherches récentes datent de 750-800 A.D. et font dépendre d'une source remontant à 700, voire à 670, l'époque d'Arculfe. Ce transfert s'explique par la disparition de l'église Sainte-Sophie, vénérée comme Prétoire à l'époque byzantine, et détruite, soit par les invasions perse (614) et musulmane (638), soit par un des tremblements de terre qui secouèrent Jérusalem entre 746 et 859.

Au reste, après l'érection des deux grandes mosquées omeyyades, les Dôme de la Roche et El-Aqsa, ainsi que du palais califal et des hôtelleries découverts au Haram.. il était difficile de maintenir dans ce voisinage musulman un lieu saint chrétien avec les processions liturgiques qui le fréquentaient.



Mais ce nouvel emplacement du Prétoire n'a aucune chance d'avoir été jadis la résidence d'un gouverneur romain... Si l'on a songé à transférer là le Prétoire, c'est sans doute parce que la tradition a toujours associé Pilate et Caïphe, deux acteurs principaux de la Passion. Or le palais des grands prêtres se trouvait probablement dans la région devenue plus tard la Sion chrétienne, juste au sud du palais d'Hérode le Grand... Il est regrettable que Josèphe n'ait pas mieux distingué entre les deux palais [...]

...La petite communauté judeo-chrétienne qui vivait dans l'attente d'une Parousie prochaine ne s'est guère préoccupée de fixer les souvenirs pour les chrétiens du XXe siècle... il a fallu fixer les lieux de vénération, et au besoin les réinventer. Dans le cas qui nous occupe, celui du « Prétoire », le palais de l'ouest n'était pas disponible, car les chrétiens y voyaient le Palais de David. Il fallait trouver autre chose. Or on savait par l'Évangile que Jésus avait comparu aussi devant Hérode Antipas. Cela pouvait suffire à fixer dans ces parages le Prétoire de la Passion. La proximité de la citerne traditionnelle où aurait été plongé Jérémie, figure du Christ persécuté et prisonnier, a pu faciliter cette localisation. Et aussi la proximité du Sanhédrin, autre lieu important du procès de Jésus. Une erreur en somme, mais parmi bien d'autres. Le prétoire devait bientôt grimper sur le mont Sion chrétien (IXe – XIIe s.), pour déménager encore et se situer à partir du XIIe s. au nord du Temple. Devant l'arbitraire de ces migrations peut-on demander tant d'exactitude à sa première fixation ? »¹

Les évangiles ne donnent pas de détails sur le déroulement du trajet si ce n'est que les soldats obligent un passant, Simon de Cyrène à porter la croix de Jésus (station V), sans doute déjà très faible après la flagellation, et que ce dernier rencontre des femmes pieuses (station VIII). Les évangiles décrivent ensuite directement la crucifixion sur la montagne du crâne, le Golgotha. Les stations et détails de ce Calvaire (traduction en grec de Golgotha, l'endroit en forme de crâne) sont issus d'une tradition ultérieure.

1 Extrait d'un texte de Pierre Benoit, 1983, « le prétoire de Pilate à l'époque byzantine » cité in Eretz-Israël : Archaeological, Historical and Geographical Studies Vol 15, « הפרטוריום של פילטוס בתקופה הביזאנטית »

Dans les évangiles, les seules indications sont les suivantes

- Pour Saint-Mathieu 27:26 Jésus est flagellé puis emmené dans la *salle du prétoire*, coiffé d'une couronne d'épine. La procession croise *Symon de Cyrène* qui est réquisitionné pour l'aider à porter sa croix jusqu'au *lieu du Crane* où il est crucifié.
- Saint Marc 15:15 précise que Simon est le père d'Alexandre et de Rufus, qui revenait des champs.
- Saint Luc 23:25 ajoute que qu'une foule le suivait, ainsi que des femmes qui se frappaient la poitrine et se lamentaient sur Jésus. Jésus les console
- Saint Jean 19:01 n'a qu'une phrase Il sortit en direction du lieu dit Le Crâne (ou Calvaire), qui se dit en hébreu Golgotha. C'est là qu'ils le crucifièrent. (textes complets en fin de document)

Huit puis quatorze stations : Le chemin s'étend sur environ 500 mètres² et est marqué par neuf des quatorze stations du chemin de Croix. Les cinq dernières stations sont à l'intérieur de l'église du Saint-Sépulcre. Il s'agit d'un lieu de pèlerinage très important pour les chrétiens.

L'historien et bibliste Chrystian Boyer (in site interbible.org) souligne que la ville de l'époque se situait à un niveau inférieur de trois ou quatre mètres, la suite de destructions et reconstructions ayant provoqué une accumulation successive de décombres occasionnant une surélévation du niveau du sol de la ville.³

La Via Dolorosa trouve son origine dans les pèlerinages chrétiens en terre sainte rendus possible à l'époque de Constantin, soit trois cents ans après l'époque de Jésus. Et ce ne sont évidemment pas des considérations d'ordre historique qui ont dicté le tracé, qui a d'ailleurs subi plusieurs modifications au cours des siècles; à une époque il y eut même différentes Via Dolorosa se faisant concurrence. On doit aux franciscains les grandes lignes du chemin de croix actuel, qui date du XIVe siècle et qui ne comportait que huit stations: les autres sont apparues plus tard, au XVIIIe siècle, sous l'influence des chemins de croix européens qui en comportaient quatorze... et leur emplacement définitif ne fut fixé qu'au XIXe siècle.

Les sources historiques sur la via dolorosa : ⁴

Selon une légende rapportée par un apocryphe syriaque du Ve siècle recueilli dans *De transitu Mariae*, Marie parcourait tous les jours les lieux de la passion.

On trouve aussi chez Saint Jérôme trace d'un pèlerinage de sainte Paule, jeune fille noble, arrivée à Jérusalem, entre l'an 385 et l'an 386: « Elle visitait tous ces lieux avec tant de ferveur et d'attachement, qu'on n'aurait pas pu l'y arracher si elle n'avait pas été pressée de connaître tous les autres. Prosternée devant la Croix, elle adorait le Seigneur comme si elle le percevait, suspendu à ce bois. Elle entra dans le sépulcre de l'Anastase et elle baisait la pierre que l'ange y avait fait rouler. Elle caressait la place où le Christ avait demeuré et elle y déposait ses lèvres comme une assoiffée ayant trouvé les eaux tant souhaitées. Ô combien de larmes versées, combien de gémissements de douleur dont tout Jérusalem fut témoin, dont fut témoin aussi le Seigneur qu'elle priait ainsi ». (Saint Jérôme, *Epitaphium sanctae Paulae*, 9).

✎ *Anonyme XIIIe siècle, L'estat de la citez de Iherusalem, 8*

« Au bout de la rue se trouve une porte conduisant au Temple, que l'on nomme Porte Douleoureuse. De là fut conduit Notre Seigneur Jésus Christ au mont Calvaire pour y être crucifié. À droite de la rue Jehoshaphat il y a un monastère dit du Repos. Et

² La vieille ville n'est elle-même pas plus grande que le deuxième arrondissement parisien, soit 0,8 km²

³ On peut d'ailleurs le constater visuellement à la Porte de Damas, la porte de Romaine sur le côté gauche est situé quelques mètres plus bas que l'actuelle porte du 16^e siècle. C'est aussi le cas du Cardo dans le quartier juif, situé sous le sol actuel.

⁴ [Terra Sancta Museum – Origines de la Via Dolorosa](#)

il est dit qu'en ce lieu Notre Seigneur Jésus Christ se reposa sur le chemin vers sa crucifixion. Et ici est la prison où il fut enfermé la nuit de son arrestation à Getsemani ; un peu plus loin sur cette rue se trouvait la maison de Pilate. »

✠ *Ricoldo da Monte Croce, Itinéraire, 1286*

« Et arrivant (de la Piscine Probatique [piscine de Bethesda, sanctuaire de Sainte-Anne]), nous trouvâmes la maison d'Hérode et, non loin, la maison de Pilate où nous vîmes le Lithostrotos, le lieu où le Seigneur fut jugé et où se trouvait le peuple devant le palais au moment où Ponce Pilate vint à leur rencontre. Remontant le long de la rue sur laquelle le Christ avait porté la Croix, nous trouvâmes le lieu où il dit: "Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi". Là, ils nous montrèrent l'endroit où Notre Dame fut stupéfaite alors qu'elle suivait son fils qui portait la Croix. À côté de la rue se trouve une maison faisant mémoire de cela. Là ils nous montrèrent l'endroit où le Christ avec sa croix s'arrêta, fatigué, et se reposa un moment. De là, perpendiculairement, part une route qui mène à la ville et sur laquelle ils rencontrèrent Simon de Cyrène en provenance de la campagne et qui prit la Croix de Jésus. Non loin se trouve un lieu qui appartient aux frères mineurs. En remontant un chemin, qui n'est pas droit et qu'emprunta le Christ, se trouve l'endroit où Hélène [mère de l'empereur Constantin] su retrouver et distinguer la croix de Notre Seigneur de celle des larrons, grâce au miracle de la résurrection d'un mort. En continuant à partir de là, nous entrâmes dans l'église ou le lieu du Saint Sépulture. »

✠ *Le saint cercle des Pèlerins (15^e - 16^e siècle) - William Wey, Itinéraire, 1458*

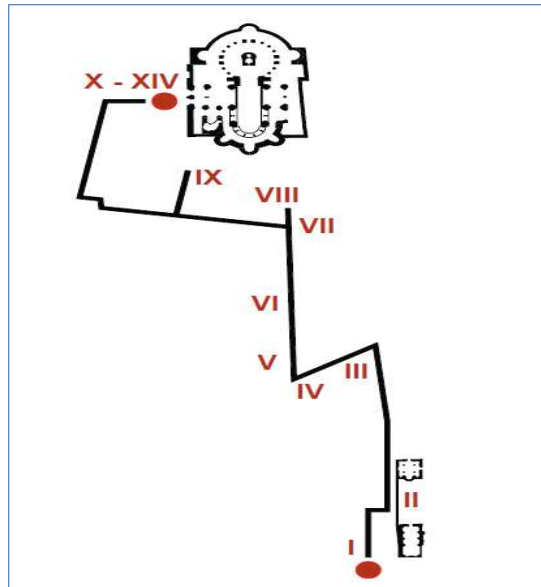
« Parfois, il n'est pas permis d'entrer dans l'église du Saint-Sépulcre. Alors les frères mineurs conduisent les pèlerins vers d'autres lieux saints. En partant du Saint-Sépulcre vers l'Est, vous trouverez maintenant la route par laquelle le Christ monta avec sa croix pour être mis à mort; par le même chemin vous arrivez à la maison de l'homme riche qui refusa de donner ses miettes au pauvre Lazare. Non loin de là vous arrivez au carrefour où les juifs forcèrent Simon de Cyrène à prendre la croix de Jésus et où Jésus dit aux femmes: "Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi". Là, aussi, sur la droite se trouve l'endroit où Jésus imprima son visage sur un linceul et le donna à Véronique. Et, pas très loin se trouve le lieu où la Sainte Vierge Marie s'évanouit quand elle vit son fils Jésus porter la Croix. À cette place se trouvait une église appelée par les Chrétiens Sainte-Marie du Spasme, qui est aujourd'hui détruite. Un peu plus loin se trouve le site de l'ancienne porte de la ville par laquelle le Christ fut conduit à la mort⁵. Et tout près de là se trouve la piscine de Bethesda où l'ange faisait se mouvoir l'eau une fois par jour. De là, au-dessus de la voûte d'un arc construit transversalement à une place, on peut voir deux pierres blanches sur lesquelles se tenait le Christ quand il fut condamné à mort. À côté se trouve l'école de la Sainte Vierge où il apprit les lettres. Et depuis cette porte, par un autre chemin se trouve la maison de Pilate, dans laquelle le Christ fut flagellé et condamné à mort. Plus loin sur la même place se trouve également la maison du roi Hérode où le Christ fut humilié et habillé en blanc. Aussi, plus au nord se tient une autre place où la maison de Simon le Pharisien dans laquelle beaucoup de péchés de Marie-Madeleine furent pardonnés. ... »

* * *

5 Le Golgotha était situé hors les murs.

Le chemin traditionnel : Le parcours traditionnel débute juste à l'intérieur de la Porte des Lions (Porte saint Étienne), dans la cour de l'école musulmane primaire Umariya (dite aussi école el-Omariye), près du lieu où la tradition situait selon la tradition le prétoire de Pilate. Le chemin s'oriente vers l'ouest par la Vieille Ville jusqu'à l'Église du Saint-Sépulcre. Le chemin n'est pas droit, il faut parfois tourner à angle droit, voire revenir sur ses pas.

La rue est bien indiquée sur par des inscriptions en en anglais, en hébreu et en arabe.



Des chemins concurrents : Le pèlerinage sur le chemin de la Douleur se développe au IV^e siècle à la suite de la conversion de Constantin qui entraîne la christianisation de l'empire. Les pèlerins n'effectuent aucune halte à cette époque.

Au début de l'époque byzantine (IV^e siècle) , le parcours comporte moins de stations et passe par la vallée du Cédron pour rejoindre le Mont Sion puis l'église Sainte-Sophie (disparue) et enfin le Golgotha.

Au VIII^e siècle, plusieurs arrêts s'effectuent au cours du trajet notamment le long de la partie sud de la Vieille Ville, à la maison de Caïphe, sur le Mont Sion, au Praetorium puis enfin à l'Église du Saint-Sépulcre.

Selon les périodes, le parcours se modifie et le nombre de stations varie de 7 à 18.

Les conflits entre les différentes confessions chrétiennes qui veulent une station dans leurs sanctuaires afin d'y favoriser les pèlerinages et les dons, expliquent en grande partie la création de chemins concurrents.

Les Franciscains organisent le pèlerinage à partir du XIV^e siècle avec huit stations. Ils concentrent progressivement les stations entre l'église du saint-Sépulcre et le prétoire de Pilate alors situé sur la forteresse Antonia disparue. Ce sont ces stations qui suscitent le plus d'intérêt chez les pèlerins.

Sous l'influence des chemins de croix européens qui en comportaient quatorze, le tracé du chemin actuel est fixé au XVIII^e siècle mais certaines stations (I, IV, V et VIII) ne reçoivent leur emplacement qu'au XIX^e siècle.

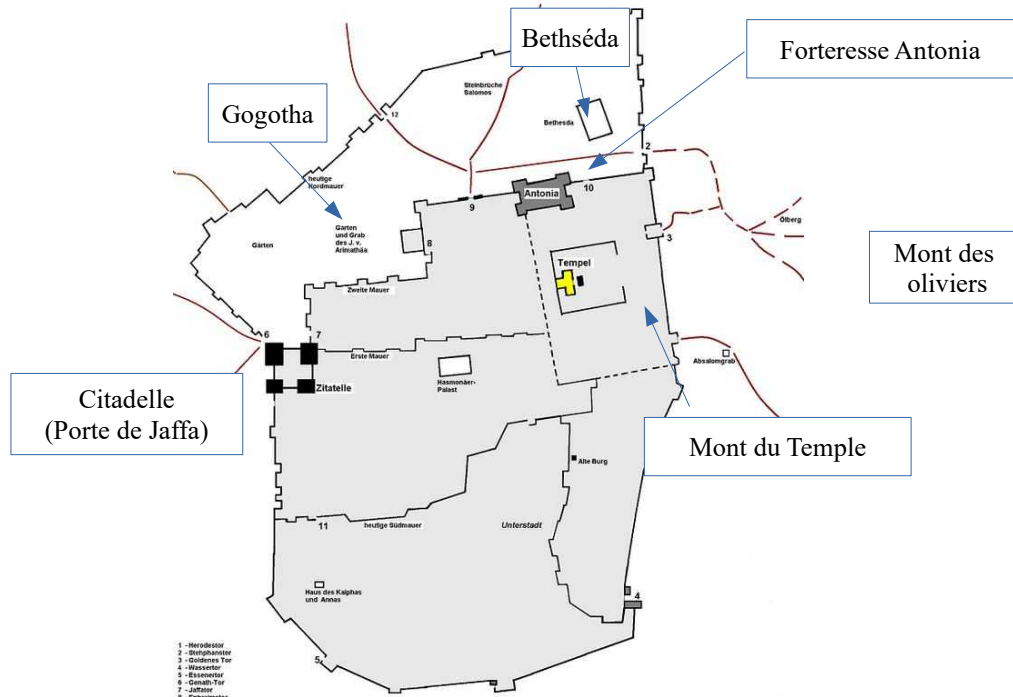
Vestige de cette concurrence, la procession actuelle du Jeudi-Saint byzantin commence du haut du mont des Oliviers, s'arrête dans les jardins de Gethsémani, entre dans la Vieille Ville par la porte des lions et suit approximativement le trajet actuel en direction de l'Église du Saint-Sépulcre.

La via dolorosa, station par station

✠ Station I : Ponce Pilate condamne Jésus

Près de la porte des Lions

La Première Station correspond traditionnellement au lieu supposé du **prétoire** où Ponce-Pilate interroge puis prononce la sentence de mort contre Jésus-Christ et où commence sa Passion. Selon cette localisation contestée, ce serait l'endroit où se tenait la **forteresse Antonia**.



C'est la forteresse anciennement située à l'angle nord-ouest du Mont du temple et intégrée à celui-ci que fit édifier Hérode le Grand, roi de Judée de 39 à 4 av. J.-C sur le site plus ancien d'un fortin Hasmonéen nommé Bariss ou Ha-Bira⁶. Hérode la nomme «Tour Antonia», du nom du général romain Marc Antoine qui a favorisé son accession au trône.

Avant la révolte de 70, la tour servait de quartier général à une garnison romaine qui pouvait détecter tout début d'agitation sur le Mont du Temple, notamment à l'occasion des fêtes juives.

⁶ Marcus, Jérusalem, 36 promenades à travers l'histoire, p.136

La Forteresse Antonia était une vaste caserne militaire située à Jérusalem, construite par Hérode le Grand sur le site d'une ancienne citadelle hasmonéenne.

Son emplacement exact est inconnu mais l'historien Flavius Josèphe l'a décrit.

La forteresse a été construite sur la partie extrême occidentale des grands remparts de la ville (le deuxième), au nord-est de la ville, près du Temple et de la Piscine de Bethesda. La forteresse prit le nom d'Antoine, protecteur d'Hérode au début de son règne. Palais et résidence royale, Hérode y séjourna probablement avant de décider d'édifier un autre palais, de l'autre côté de la cité. Il fit ce choix car il avait réalisé que ce monument qui dominait le Temple pouvait représenter une gêne pour la vie de la classe sacerdotale. Aussi il voulut, par ce transfert de lieu de pouvoir, se concilier l'élite religieuse des Juifs.

L'historien Flavius Josèphe décrit l'édifice Antonia comme étant une forteresse flanquée de quatre tours à chaque coin. Il localisait cette dernière à l'angle Nord-ouest des colonnes qui entouraient le Temple. Les images modernes la situent souvent le long du côté Nord de l'enceinte du Temple.

Pourtant, la description de Flavius Josèphe suggère qu'elle était séparée de l'enceinte du Temple. Un espace étroit séparait probablement les deux édifices qui étaient reliés par deux rangées de colonnes. Les mesures de Flavius Josèphe évaluent la séparation d'environ 600 pieds (environ 182,88m) entre les deux complexes.

Avant la guerre de Judée, la forteresse Antonia abritait une partie de la garnison romaine de Jérusalem. Les Romains conservaient les habits sacerdotaux du grand prêtre dans la forteresse.

Détruite en 70 par l'armée de Titus - La forteresse Antonia fut détruite en 70 par l'armée de Titus lors du siège de Jérusalem. Les troupes de Titus attaquèrent Jérusalem par le nord le 30 mai 70, prirent la première puis la seconde muraille. Jean de Gischala défendait l'Antonia et le Temple. Le 6 août 70, les sacrifices quotidiens dans le Temple cessèrent. Titus s'empara d'abord de la forteresse pour préparer l'attaque du Temple. Il conforta sa position dans l'édifice pour acheminer le matériel de guerre vers le Temple qu'il incendia.



La première station est placée aujourd'hui 300 m après la Porte des Lions, dans la cour de l'**école musulmane el-Omariye**, à l'angle nord-ouest de l'esplanade du Temple. L'accès de cette école coranique pour garçons n'est pas toujours autorisé (sauf parfois après les cours, de 15h à 17h).

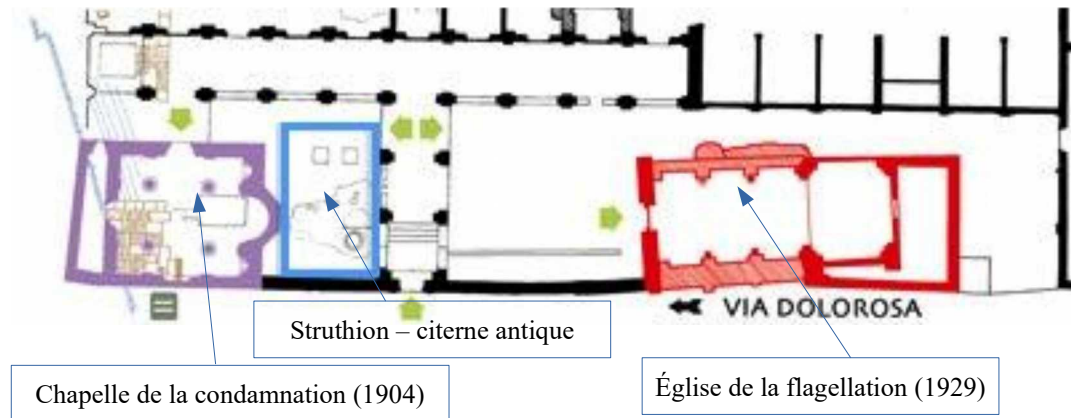
C'est de la cour de cette madrasa, que tous les vendredis après-midi de mars à octobre (à 16 h, voire 15 h l'été) partent traditionnellement les

processions menées par les moines Franciscains. Elles sont escortées par des prêtres et précédées par quatre kawas, gardiens musulmans des lieux saints en uniforme ottoman traditionnel (large pantalon bleu, gilet brodé d'or et fez rouge) qui frappant le sol de leur bâton ferré pour faire place.

✠ Station II: Jésus est moqué et flagellé

Le couvent de la flagellation (1923)

En face de l'école, de l'autre côté de la rue, se dresse le **couvent de la Flagellation (1923)**, complexe construit autour d'un vaste cloître. C'est le siège d'une faculté biblique et théologique, le [Studium Biblicum Franciscanum](#), auquel on doit des découvertes qui intéressent les origines de l'Eglise et les Lieux Saints. Au rez-de-chaussée du couvent, le Studium possède un musée d'archéologie et aussi la section multimédia du [Terra Sancta Museum – Via Dolorosa du nouveau](#). Une porte cochère marque l'entrée de la cour du couvent où se trouvent à droite **l'église de la Flagellation** (en rouge, le long de la via dolorosa). et à gauche celui de la **Chapelle de la Condamnation** (à gauche en bleu)



C'est dans l'église que le Christ, sur les ordres du Procureur Ponce Pilate, aurait été attaché à une colonne puis flagellé après sa condamnation à mort, avant d'entamer le chemin douloureux vers le Golgotha. Jésus aurait été chargé de la croix dans la chapelle de la condamnation.

En réalité, les condamnés à la crucifixion ne portaient pas toute la croix mais seule la barre transversale à laquelle il était lié, le « patibulum », qui était ensuite attaché ou cloué à un poteau porté en terre, le « stipes crucis ». Le patibulum pesait de 35 à 70 kilos selon le bois utilisé. L'assemblage de cette barre transversale et du Stipe, pouvait former une croix. Les évangiles n'apportent aucune précision à ce sujet.

Le condamné pouvait être attaché deux ou trois pieds en dessous de l'extrémité supérieure du poteau planté verticalement mais la forme la plus commune utilisée par les romains était la crux commissa, dite aussi croix de Tau, formée comme la lettre T. Le patibulum était dans ce cas placé dans une entaille en haut du poteau.

Patibulum est un mot latin qui dérive du terme *patulus* signifiant « ouvert, large étendu, qui s'étale », venant lui-même de *patere* pour « être ouvert », « être exposé ». Le mot a plusieurs acceptions en latin classique et servait notamment à désigner une fourche sur laquelle on étendait un esclave pour le battre de verges.

Selon une tradition, des dalles du sol de la chapelle de la Condamnation correspondent au *Lithostrôtos*. En réalité, les pèlerins ne pouvant pénétrer dans l'école musulmane el-Omariye, la tradition du jugement de Jésus par Pilate s'est transférée sur ce lieu.

L'église de la flagellation

L'église de la Flagellation fut d'abord construite par les Croisés au XII^e siècle, puis laissée à l'abandon durant plusieurs siècles.

En 1618, le pacha Mustapha Bey décide d'en faire une écurie. Les chevaux sont amenés mais le lendemain ils sont retrouvés mort. On amène donc d'autres chevaux mais ils meurent aussi dans la nuit. Ce serait la raison, sans doute légendaire, de la désaffection de l'endroit.



En 1838 elle fut acquise par les franciscains et réouverture au culte, grâce à la générosité de Maximilien de Bavière, ainsi que l'indique une pierre de la façade. L'architecte A. Barluzzi la restaura en 1929 en lui gardant le style du Moyen Âge.

Le décor géométrique de la façade rappelle la couronne d'épine dont est ceint le Christ (Jean 19:1-5) par les soldats pour moquer le « roi des Juifs »

La chapelle de la condamnation (et de l'imposition de la croix)

Édifiée au XII^e siècle, la chapelle de la condamnation (appelée en arabe *Habs al-Masih* ou "Prison du Christ") est décrite par des pèlerins comme un dépotoir, une écurie et une boutique de tisserand. L'endroit n'est plus qu'un monceau de ruines quand Ibrâhîm Pacha, vainqueur des Turcs, le cède aux franciscains en 1838. Hâtivement reconstruite dès l'année suivante grâce à la générosité de Maximilien de Bavière, la chapelle est entièrement restaurée en 1927-1929 par A. Barluzzi, architecte italien à l'origine de plusieurs églises de Jérusalem. Les trois vitraux du chœur, exécutés par L. Picchiarini d'après les cartons de D. Cambellotti, représentent la flagellation, le lavement des mains et le triomphe de Barabbas (Mt 27,24-26).



L'église est surmontée de cinq dômes blancs, chacun comportant des vitraux sur le thème de la Passion du Christ. Dans l'un d'eux, Ponce Pilate condamne Jésus à la crucifixion, et un autre montre Jean essayant d'empêcher la Vierge Marie de souffrir en voyant Jésus porter sa croix le long de la Via Dolorosa. Des images sur les murs montrent Ponce Pilate se lavant les mains et des soldats clouant Jésus à la croix. Quatre piliers de marbre soutiennent le plafond.

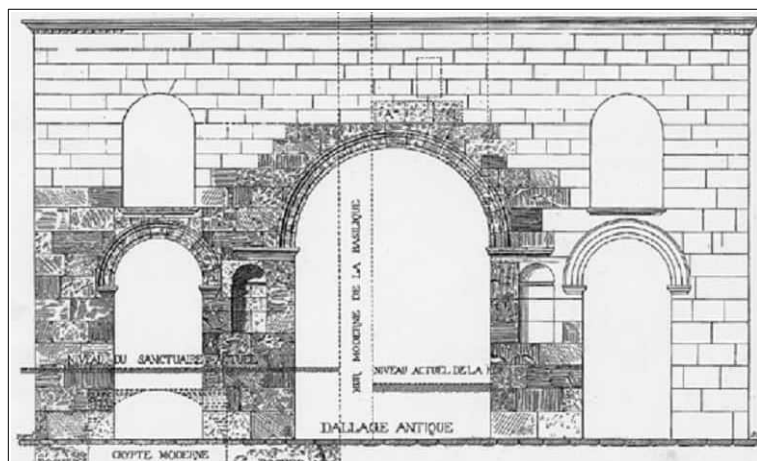
Dallage (près du mur ouest, à gauche par rapport à l'entrée)

Les pierres couvrant le sol datent d'Hadrien (135 ap JC). Elles sont larges et plates et servaient à couvrir la chaussée. Des rainures permettaient d'éviter de dérapier lorsque la chaussée était glissante. C'est le même dallage que l'on retrouve dans le couvent des sœurs de Sion.

L'arche de l'Ecce Homo :



La deuxième station est proche des vestiges d'une ancienne construction romaine connue aujourd'hui sous le nom d'arche *Ecce Homo*, en mémoire des mots prononcés par Pilate lorsqu'il montra Jésus à la foule. Cette porte triomphale située sur le côté oriental de la ville à l'époque a été érigée sous Hadrien en 135 ap. J.-C. Pour célébrer la prise de Jérusalem. L'empire romain comportait environ 600 Arcs construits à trois pans comme celui-ci. A Jérusalem, il y en avait trois. Les deux autres étaient situés Porte de Damas et à proximité du Saint-Sépulcre, dans l'actuelle missions Saint-Alexandre Nevski.



Seule l'arche centrale de cet édifice est visible aujourd'hui. La partie gauche de l'arc qui n'existe plus, faisait partie autrefois d'un monastère derviche islamique. La partie droite de l'arc de triomphe est toujours conservée et se trouve aujourd'hui à l'intérieur de la basilique de l'Ecce Homo.

Deux dalles du Lithostrôtos (voir infra) de la forteresse Antonia ont été encastrées au XIII^e siècle dans cette arche pour faciliter aux pèlerins la vénération de ce lieu, d'où le nom d'« Arche Ecce Homo ».

L'arche est généralement admise comme constituant une des limites de la ville à l'époque d'Hadrien. Des éléments contestés par certains historiens :

Plusieurs remarques permettent d'affirmer que l'*Ecce Homo* n'a pas été conçu comme l'une des portes de la colonie. La première est celle de l'absence de caractère prestigieux dans son architecture. L'arc est en particulier dépourvu d'un ordre d'encadrement et d'angle, ce qui est exceptionnel et laisse supposer l'absence d'attique. Sa construction est peu soignée et le traitement de ses moulurations, qui constituent son unique décoration, est d'une extrême sobriété. La seconde est liée à sa situation dans un site surplombé par le rocher de l'Antonia et marqué par des escarpes et massifs rocheux ce qui lui confère un rôle urbanistique mineur. L'un d'eux, aujourd'hui visible derrière le chevet de la chapelle de la Condamnation, se dresse à plusieurs mètres au-dessus du sol antique et dans l'axe de l'ouverture septentrionale de l'arc, ce qui empêche de restituer à l'est de celui-ci une voie qui lui serait d'une largeur égale.

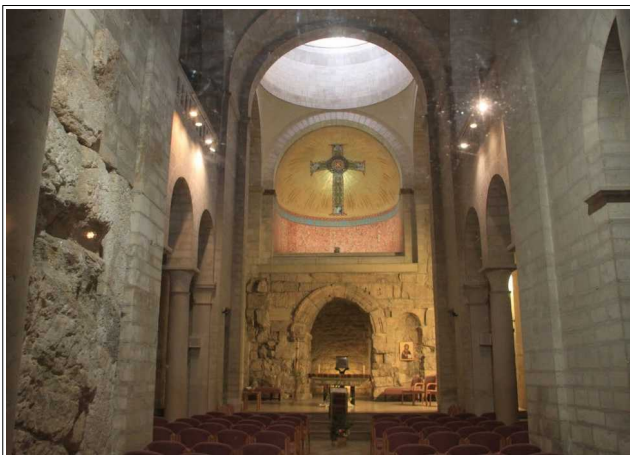
La présence de différents aménagements à l'est de l'arc s'oppose enfin à l'idée qu'il ait marqué la limite orientale de la cité, à moins que ceux-ci ne résultent d'une expansion postérieure à son érection, ce qui doit être vérifié.

Dans la proximité immédiate de l'*Ecce Homo* se trouvent en particulier deux structures, une citerne double et un dallage, dont la contemporanéité est à peu près certaine.

Le couvrement de la citerne et la pose du dallage peuvent être attribués aux urbanistes d'Aelia Capitolina comme le laisse supposer l'habileté mise en œuvre face aux difficultés techniques que posaient l'utilisation du berceau incliné pour une section des voûtes et le raccordement des différentes sections. Il est bien difficile de concevoir que cette importante citerne, couverte avec soin, et le pavement qui la recouvre, se soient trouvés à l'extérieur de la ville.⁷

La basilique de l'Ecce homo : Cette église, de la deuxième moitié du XIX^e siècle, se tient là où Jésus aurait été présenté à la foule par Ponce Pilate. L'église est bâtie au bord de l'ancien forum de la cité Romaine Aelia Capitolina, nom que l'empereur Hadrien donna à Jérusalem en 130. Derrière l'autel de l'église, l'arc romain est, selon la tradition, la porte de la [forteresse Antonia](#). C'est en fait la partie cachée de l'arc de l'Ecce Homo.

L'église a été consacrée en basilique (dite « de l'Ecce Homo » ou « du Couronnement d'épines de Jésus ») par Léon XIII en 1902. L'édifice abrite le couvent des sœurs de Sion, où il est possible de loger. Son balcon offre une jolie vue sur la vieille ville.



⁷ L'espace urbain d'Aelia Capitolina (Jérusalem) : rupture ou continuité ? Caroline Arnould-Béhar dans [Histoire urbaine](#) 2005/2 (n° 13), pages 85 à 100

Le Lithosotros : Dans le sous-sol de la basilique se trouve ce qui a longtemps été considéré comme le Lithostrôtos, lieu dit en hébreu Gabbatha, où Pilate présente Jésus à la foule après l'avoir fait flageller : "Voici votre roi" (Jean 19, 13-14). On peut y voir gravé sur le sol les traces du « jeu du Roi », un jeu gravé sur les pierres, emplacement exact où les soldats romains ont flagellé le Christ. Les soldats jouaient pour gagner les vêtements du Christ. On reconnaît le tracé de la lettre B qui pourrait être l'initiale de "Basileus" (roi, en grec). Ce dallage a cependant une datation plus tardive, probablement du temps de l'empereur Hadrien.

« De grand matin, les grands-prêtres tinrent conseil avec les anciens et les spécialistes des Écritures et tout le conseil suprême. Ils firent ligoter Jésus, l'emmenèrent et le livrèrent à Pilate. Celui-ci l'interrogea : « Est-ce toi le roi des Juifs ? » Jésus lui répondit : « C'est toi qui le dis. »...À chaque fête, Pilate relâchait un prisonnier, celui que la foule demandait...La foule monta chez Pilate et se mit à lui demander d'agir envers eux comme il avait coutume de le faire. Pilate leur répondit : « Voulez-vous que je vous relâche le roi des Juifs ? » ...Pilate reprit : « Dans ce cas, que voulez-vous que je fasse de celui que vous appelez le roi des Juifs ? » ... puis il fit frapper Jésus à coups de fouet et le livra pour qu'il soit crucifié. « Les soldats emmenèrent Jésus dans le prétoire, l'intérieur du palais du gouverneur, et ils appellent toute la troupe. Ils l'habillent d'un manteau de pourpre, et posent sur sa tête une couronne tressée avec des branches épineuses. Puis ils se mirent à le saluer en lui disant : « Salut, roi des Juifs ! ». Ils le frappaient sur la tête avec un roseau, crachaient sur lui et se mettaient à genoux pour se prosterner devant lui. Quand ils se furent bien moqués de lui, ils lui enlevèrent le manteau de pourpre et lui remirent ses vêtements » (Marc 15-16)

Le Strouthios : Il y a aussi en bas dans la grande salle souterraine, un ancien réservoir d'eau de 60 m sur 15 m taillé dans la roche. Datant du IIe siècle av. J.-C, le bassin du Strouthios est plus tard couvert d'une voûte, vers 135, par l'Empereur Hadrien. Il a aussi sans doute construit dans un fossé qui bordait et protégeait au nord la Forteresse Antonia. Le bassin était alors à ciel ouvert et servait aussi de réservoir d'eau à la forteresse. Seuls les trois quarts du bassin sont visibles. Le reste est caché par un mur. Le nom Strouthios qui signifie moineau vient probablement du fait qu'il devait s'agir de l'un des plus petits bassins publics de Jérusalem.

Il est mentionné par Flavius Josèphe lorsque les Juifs détruisent les terrassements pendant la guerre de 70 contre Titus :

« Les Romains, qui avaient commencé les terrassements le douze du mois d'Artémision [30 mai 70], les achevèrent à grand peine le vingt-neuf [16 juin 70], y ayant employé dix-sept jours d'un travail continu. Car ces quatre terrassements étaient très considérables ; l'un, dirigé contre la tour Antonia, fut élevé par la cinquième légion contre le milieu de la piscine dite du Moineau (Strouthios) ; un autre, à une distance de vingt coudées environ, par la douzième légion. ... Comme on faisait déjà avancer les machines, Jean mina le sol depuis la forteresse Antonia jusqu'aux terrassements, garnit les souterrains d'étais qui laissaient les travaux romains en l'air, y fit porter du bois enduit de bitume et de poix, et enfin y mit le feu. Quand les étais furent consumés, la mine céda sur un grand nombre de points et les terrassements s'y effondrèrent avec un bruit effroyable. Tout d'abord une épaisse fumée, mêlée de poussière, s'éleva, car l'éboulement avait éteint l'incendie ; mais quand le bois qui l'étouffait fut consumé, la flamme jaillit avec un éclat nouveau. Cette catastrophe soudaine frappa de terreur les Romains ; le découragement s'empara d'eux, à la vue de cette invention, et l'accident survenu quand ils se croyaient déjà victorieux glaça leurs espérances, même pour un avenir lointain. Il leur parut d'ailleurs inutile de lutter contre le feu, car, fût-il éteint, les terrassements n'en étaient pas moins détruits.

... Ce qui animait la résistance des Juifs, c'était moins désormais leur force que le désespoir où ils étaient de leur salut ; ce qui redoublait la vigueur des Romains, c'était le respect de leur gloire et de leurs armes, joint à la pensée du danger que courait César au premier rang. Je crois donc qu'ils auraient, dans l'excès de leur fureur, anéanti la multitude des Juifs, si ceux-ci n'avaient devancé l'action décisive en retraitant vers la ville. En voyant

les terrassements détruits, les Romains étaient découragés d'avoir perdu en une heure le fruit d'un si long travail ; beaucoup même désespéraient de prendre la ville avec les engins dont ils disposaient. »

L'église et le couvent qui accueille les pèlerins sont confiés depuis la construction aux sœurs de la congrégation de Notre-Dame de Sion. Depuis les années 2000, elle est aidée dans cette mission par la Communauté du Chemin-Neuf, qui y fait venir notamment des volontaires de plusieurs pays afin d'aider à la gestion de l'accueil et de développer des missions humanitaires auprès des populations locales.

La construction de la Basilique est due à deux français, les frères Théodore et Alphonse Ratisbonne. Ces deux Juifs alsaciens, (famille des Regensbourg) fils du président du consistoire du Bas Rhin, petits fils de [Cerf Beer](#), un philanthrope juif qui a beaucoup fait pour l'émancipation des Juifs en France se sont convertis au Catholicisme. L'ainé Théodore (1802 - 1884) se convertit en 1826, il a 24 ans, son frère Alphonse (1814 - 1884) en 1842 suite à une révélation mystique lors d'un voyage à Rome, alors qu'il a 28 ans et devient Jésuite. Alphonse est banquier, anticlérical, homme et loi et philanthrope

Théodore fonde en 1843 la Congrégation des Dames de Sion, qu'Alphonse aidera à développer. Théodore est aussi à l'origine de la construction de la basilique de l'Ecce Homo, en 1857.

L'achat de ce couvent pour y abriter la congrégation date de 1857. Une correspondance du quai d'Orsay permet de revenir à cette époque, où "les étrangers ne pouvaient obtenir un droit de propriété qu'en en faisant la demande au sultan. Cette demande, relayée par leurs représentations diplomatiques respectives, devait être adressée aux tutelles de l'Empire ottoman par l'intermédiaire du gouverneur de Jérusalem ou par les ambassadeurs étrangers à Istanbul...Le 12 mai 1858, le consul de France à Jérusalem adresse une lettre au cabinet du ministre des Affaires étrangères français pour lui demander d'obtenir une autorisation de la Sublime Porte pour l'achat de propriétés foncières à Jérusalem :

Vers la fin de 1857, j'ai acheté au prix de 65000 francs une partie des ruines du palais et de la terrasse du prétoire de Pilate à Jérusalem. Les ruines étaient propriété particulière d'une famille musulmane dont les membres sont sujets de la Sublime Porte. L'acte d'achat a été passé par le tribunal de Jérusalem le 25 novembre 1857. Inscrit d'abord sous le nom emprunté à un chrétien, l'acte de propriété a été transmis par contre-lettre à Mr Saintine, employé du consulat de France à Jérusalem. Mr Saintine a voulu me couvrir ainsi d'une protection plus significative et il m'a remis ensuite lui-même une contre-lettre qui établit la propriété en mon nom. Les négociations d'ailleurs avaient été commencées et terminées par le drogman du Consulat. Mon intention, Monsieur le Comte, est d'établir sur les ruines importantes que je viens d'acquérir, un orphelinat pour les jeunes filles de la Terre Sainte. Cet orphelinat déjà provisoirement installé à Jérusalem est confié depuis 2 ans aux religieuses de Notre-Dame-de-Sion, dont la Maison mère est à Paris.

J'ose donc solliciter de votre Excellence, qu'elle daigne donner des ordres à l'Ambassadeur de sa Majesté l'Empereur à Constantinople, afin d'obtenir un firman (décret) qui assure la jouissance tranquille et paisible de la propriété acquise, celle des constructions que je pourrais acquérir par la suite et le droit de bâtir sur ces immeubles sans être inquiété dans l'exercice de ce droit. Je pourrais ainsi entreprendre immédiatement les constructions de l'orphelinat, sans craindre d'être embarqué ni dans les intrigues des Grecs ni par les chicanes ou le mauvais vouloir des musulmans et du Pacha gouverneur de Jérusalem.

En cela, Monsieur le Comte je ne sollicite rien de plus que ce qui est accordé aux sujets autrichiens, espagnols, anglais et américains d'après les demandes qu'ils adressent à leurs gouvernements respectifs. Je me permets d'appeler l'attention de Votre Excellence sur la grande urgence de ce firman.

Si votre Excellence, pour concourir plus efficacement au développement de l'orphelinat de Terre Sainte, daignait ajouter à cette faveur quelques secours sur les fonds de son ministère, soit sur le présent budget, soit sur les exercices suivants; ce serait un acte béni de Dieu et digne de la puissance protectrice des lieux saints, ce serait ainsi un encouragement très opportun.

On le voit les considérations diplomatiques et la concurrence entre les puissances pour s'attribuer une part de la terre sainte sont très présentes.⁸

⁸[La transformation des biens waqfs](#) en propriété privée (jérusalémite et étrangère) à Jérusalem, 1858-1917 Musa Sroor p. 97-

L'affaire Finaly

Les relations de la Congrégation des Dames de Sion avec le Judaïsme ont été longtemps ambiguës. La Congrégation promouvait l'amitié entre Juifs et Chrétiens dans un contexte très prosélyte.

Pendant la Seconde guerre mondiale, Notre-Dame de Sion a caché des enfants juifs mais parfois, les a baptisés et même refusé de les rendre à leur famille. Cette politique dure jusqu'aux années 1950.

C'est dans ce contexte que survient l'affaire Finaly (1948-1953).

Deux jeunes juifs ont été cachés par les religieuses pendant la guerre durant laquelle leurs parents ont été tués. Après la guerre, leur tante qui vit en Israël veut prendre à sa charge ses neveux orphelins. Mais l'église ne le souhaite pas. Elle les a baptisé, "sauvant" aussi leur âme, et refuse qu'ils retournent dans leur famille juive. La bataille juridique aux multiples rebondissements dure des années, avant qu'ils ne soient libérés.

"Les tentatives des familles et des associations juives pour retrouver les enfants sauvés par l'Église catholique durant la Seconde Guerre mondiale furent précoces. Il semble que, durant les années 1944 et 1945, les restitutions se soient déroulées sans trop de problème. Puis on note un raidissement en 1946, certaines « difficultés » sont mises en avant, certains cas semblent particulièrement ardues, il s'agit, en général, de la restitution d'enfants juifs baptisés. Une lettre, adressée au grand rabbin Kaplan par le père Braun, ancien aumônier général adjoint des camps d'internement français et des Groupements des travailleurs étrangers (GTE), depuis Toulouse, le 30 août 1946, montre que le cardinal Gerlier est déjà concerné par une affaire compliquée dont il suit le déroulement directement. L'intermédiaire parle de compromis : « J'ai vu le cardinal Gerlier, il y a une dizaine de jours. Nous avons beaucoup parlé (...), il est très désireux de voir résolue la difficulté. Il a déjà agi et demandé de la documentation. » Puis en bas de page : « J'oubliais de vous dire que le cardinal, qui se rappelle fort bien de vos visites, veut trouver le plus tôt possible la solution la meilleure. » Les deux hommes s'étaient côtoyés et appréciés pendant l'Occupation, lorsque le prélat avait couvert de son autorité des organisations catholiques, comme justement l'Amitié chrétienne.

La « difficulté » du moment semble, soit être déjà la restitution des deux petits Finaly – car le grand rabbin a classé cette lettre dans le dossier les concernant –, soit le refus du père Théomir Devaux, supérieur de Notre-Dame de Sion, de rendre des enfants placés par ses soins chez des nourrices. Ce grand sauveteur, qui a caché plus de 400 enfants, n'est pas aussi dénué de prosélytisme que certains historiens le croient. Le dépouillement d'archives nouvelles, déposées par Germaine Ribière, m'a permis de consulter le dossier personnel du père concernant 95 enfants cachés par ses soins. Si le baptême n'est pas systématique, loin de là, et si on prend soin de demander l'accord des familles juives, les rapports des nourrices envoyés directement au religieux montrent bien que la conversion est recherchée : elles donnent régulièrement des informations sur l'évolution des enfants encore placés chez elles après-guerre (de 1945 à 1947) et sur leur acceptation progressive du sacrement. Mes recherches m'ont permis d'établir qu'il faut attendre 1953, donc le scandale public du procès Finaly, pour voir résolue la dite « difficulté ». Le 20 mars, on signale au Consistoire que des enfants juifs convertis au catholicisme ont enfin été rendus et placés à l'École d'Orsay. Il s'agit de trente enfants réclamés depuis 1946. Revenons sur ce cas qui nous permettra de préciser les positions de l'Église catholique dans l'immédiat après-guerre.

Le Consistoire central s'est inquiété de l'attitude du supérieur de Notre-Dame de Sion au point d'écrire au Nonce apostolique à Paris, Mgr Roncalli, le 19 juillet 1946, en citant nommément le père Devaux. La lettre est signée par le président Léon Meiss et le grand rabbin de France, Isaïe Schwartz.

Il est rappelé que le grand rabbin Herzog de Palestine a, au cours d'une audience, remercié les prêtres et tous les catholiques qui n'ont pas hésité à sauver des vies juives mais, il a aussi exprimé : « son douloureux étonnement provoqué par le fait que, deux ans bientôt après la Libération de la France, des enfants israélites sont encore dans des institutions religieuses non juives qui se refusent à les rendre aux œuvres juives ». Et d'ajouter : « Nous venons d'apprendre par une lettre envoyée par le Révérend père Devaux à la Commission de reconstruction culturelle juive en Europe, à New York, que le service des enfants de Notre-Dame de Sion a encore sous sa garde trente enfants israélites. » Les dirigeants du Consistoire demandent l'intervention directe du nonce et leur

placement aux soins du Conseil supérieur de l'enfance juive qui les élèvera dans « la foi de leurs pères ». Ils ne seront rendus qu'en mars 1953. Quel événement a pu gripper les rouages à ce point-là ?

La note de la nonciature de Paris du 23 octobre 1946 - À la suite de la visite du grand rabbin et de son entrevue avec Pie XII, ce cas n'étant pas unique et les procès en Europe se multipliant, le Vatican fut amené à prendre une décision qu'il fit connaître, en France pour le moins, à l'ensemble des évêques et des cardinaux, *via* la nonciature à Paris. Cette note du 23 octobre 1946 fut communiquée au cardinal Gerlier le 30 avril 1947. Elle précise :

« Au sujet des enfants juifs, qui pendant l'occupation allemande ont été confiés aux institutions et aux familles catholiques et qui sont réclamés par des institutions juives pour leur être remis, la Sainte Congrégation du Saint Office a donné une décision que l'on peut résumer ainsi :

1/ Éviter autant que possible, de répondre par écrit aux autorités juives, mais le faire oralement.
2/ Toutes les fois qu'il sera nécessaire de répondre, il faudra dire que l'Église doit faire ses investigations pour étudier chaque cas en particulier.

3/ Les enfants qui ont été baptisés ne pourraient être confiés aux institutions qui ne seraient pas à même d'assurer leur éducation chrétienne.

4/ Pour les enfants qui n'ont plus leurs parents, étant donné que l'Église s'est chargée d'eux, il ne convient pas qu'ils soient abandonnés par l'Église ou confiés à des personnes qui n'auraient aucun droit sur eux, au moins jusqu'à ce qu'ils soient en mesure de disposer d'eux-mêmes. Ceci évidemment, pour les enfants qui n'auraient pas été baptisés.

5/ Si les enfants ont été confiés par les parents, et si les parents les réclament maintenant, pourvu que les enfants n'aient pas reçu le baptême, ils pourront être rendus.

Il est à noter que cette décision de la Sainte Congrégation du Saint Office a été approuvée par le Saint Père. »

Les directives de cette note confidentielle, transmise par la nonciature de Paris au cardinal Gerlier, ont certainement été appliquées par les évêques jusqu'à l'affaire Finaly."

(in Bulletin du Centre de recherche français à Jérusalem - Positions divergentes des prélats catholiques sur le baptême des enfants Finaly (1945-1953) Catherine Poujol p. 95-119)

Cette affaire provoqua un « d'électrochoc » dans la congrégation, selon le mot de Mère Marie Félix, alors supérieure générale, et l'aïda à lui faire prendre un tournant radical dans son attitude vis-à-vis du peuple juif.

"Et alors que les sœurs de Sion ont commencé un processus d'introspection et de changement de direction, l'Église Catholique a aussi commencé une transformation massive avec le Concile de Vatican Deux. Le Pape Jean XXIII a convoqué un Concile Œcuménique, une assemblée de 2500 responsables religieux catholiques du Vatican afin de régler des questions de doctrine. Entre 1962 et 1965, le Vatican a publié 16 documents qui ont fortement transformé l'Église catholique, modernisant l'Église afin de répondre aux changements culturels majeurs qui se sont produits à travers le monde après la Deuxième Guerre mondiale... La conversion n'était plus le but ultime des interactions avec les non Catholiques. Les sœurs de Notre Dame de Sion ont joué un rôle important pour développer de meilleures relations entre Juifs et Catholiques dans le Concile de Vatican Deux."

in [The Times of Israël Melanie Lidman 28 juillet 2018](#)

✝ Station III : première chute du Christ

Avant d'arriver à la troisième station, près du couvent des Sœurs de Sion, dans le **monastère du prétoire**, qui appartient au patriarcat orthodoxe grec, se trouve peut-être **la prison du Christ**. Dans sa crypte, on y montre derrière des barreaux la cellule de Jésus, celles des larrons et de Barabas mais cette tradition ne date que de 1911.



En descendant Al-Wad Road (« route de la Vallée »), le visiteur tombe sur la troisième station qui commémore la première chute de Christ sur le *Via Dolorosa*.

L'endroit est marqué par une **petite chapelle** appartenant au patriarcat arménien catholique de Jérusalem. Ce sanctuaire était à l'origine l'entrée d'un bain turc appelé « Hammam es Sultan ».

Fermé au milieu du XIX^e siècle, les Turcs cèdent le site à l'Église arménienne en 1858. La chapelle dispose d'une grande statue de Jésus portant une croix sur son dos, à genoux sur le plancher à côté d'un grand drapeau de l'Arménie.



Pendant la Seconde Guerre mondiale, des soldats catholiques polonais de l'armée Anders sont restés en Palestine et ont reçu l'accord des Arméniens catholiques pour prier régulièrement à cet endroit. Ces soldats ont contribué à la décoration de la chapelle et sa rénovation jusqu'en 1947.

Le sanctuaire est relié à un magasin de souvenirs situé dans les vestiges du bain turc et d'un passage à travers les chapelles souterraines à la quatrième station.

Un bas-relief au-dessus de l'entrée, œuvre du sculpteur polonais Zieliensky, représente le Christ fléchissant sous le poids de la croix. Une peinture avec la même iconographie est au-dessus de l'autel.

« Bâtie sur le site de la IV^e station du Chemin de croix, l'église s'élève au centre d'un couvent composé d'une petite chapelle, site de la III^e station, d'un presbytère, d'un hôtel pour pèlerins et de deux immeubles d'habitation. Propriété du patriarcat arménien catholique, d'une superficie de 1770m², le complexe est situé dans le quartier

musulman de la vieille ville, à l'angle de la Via Dolorosa et de la rueal-Wad. Face à l'hospice autrichien au nord, il est séparé par un établissement juif au sud et par deux *zāwiya*-s des ordres Qadiriyya et Naqshabandiyya à l'est. Portant le titre d'«exarchat du patriarcat arménien catholique», l'ensemble fonctionne à la fois comme lieu de pèlerinage pour les catholiques et comme paroisse pour ceux de rite arménien, dont une dizaine de familles occupent les logements contre des loyers modiques. »⁹

✠ Station IV - rencontre de Marie et Jésus portant sa croix

La station IV (mitoyenne à la III) est maintenant une église arménienne catholique construite en 1881 et dédiée à Notre-Dame du Spasme (ou **Notre-Dame des Douleurs**) afin d'y commémorer la rencontre de Marie et de son Fils portant la Croix.



Si la tradition d'une halte en ce lieu est institutionnalisée depuis le XIII^e siècle, elle est certainement plus ancienne dans la mesure où il existe des vestiges d'une église byzantine.

Les excavations nécessitées par la construction de l'église arménienne actuelle, ont mis au jour les restes d'un pavé byzantin en mosaïque du VI^e siècle ou probablement du VII^e siècle et le dessin de deux sandales, ce qui permet d'asseoir la tradition bien que le lieu soit probablement à l'origine des thermes romains. On peut accéder à la crypte montrant ces vestiges par une boutique de souvenirs attachée à la troisième station.

Ce petit oratoire est surmonté d'un panneau entouré de frises (sculptées par l'artiste polonais Zieliensky) représentant les deux semelles de sandales de Marie au lieu de la rencontre.

Le bâtiment de l'église détient le statut de cathédrale. L'établissement est également l'hospice arménien de Jérusalem. C'est un site du patrimoine mondial de l'UNESCO depuis 1981.

La création d'un lieu¹⁰

« Le projet de fondation d'une Église arménienne catholique à Jérusalem au cours de la seconde moitié du XIX^e siècle peut être lu comme une tentative de positionnement sur la scène internationale qu'est devenue la ville sainte. Les difficultés auxquelles se heurte le projet [d'achat du site] relèvent-elles autant de la sphère religieuse que des sphères administrative, politique et diplomatique. Elles se présentent à chaque étape d'un processus long d'un demi-siècle: achat du terrain – attestation, réinvention et appropriation d'un lieu saint – établissement d'un centre de pèlerinage – édification de l'église – formation d'une communauté confessionnelle.

« le prêtre Sérovpé Tavitian est envoyé à Jérusalem, en 1854, par le catholicos Asdvadzadourian, avec la mission de trouver un terrain. Il séjourne au patriarcat latin, qui vient d'être restauré en 1847, et y travaille comme

⁹ Aux origines de l'Église arménienne catholique de Jérusalem - Sossie Andézian – 2010 – Archives des sciences sociales des religions

¹⁰ idem

procureur et comme enseignant au séminaire (Duvignau, 1972). Il y reste jusqu'en 1865. Son choix se porte sur un site connu sous le nom de Hammam al-Sultan. Il achète les ruines du hammam, et achète ou loue pour cent ans plusieurs maisons délabrées ainsi que les terrains vagues environnants. L'opération est financée par un notable arménien de Constantinople, Andon Bey Missirlian. Le patriarcat acquiert le terrain en 1856 et la propriété est inscrite au registre foncier de Jérusalem. Mais de nombreuses interventions auprès de la Sublime Porte seront nécessaires pour contourner les obstacles administratifs.

Des archives du ministère français des Affaires étrangères révèlent le rôle de la France dans l'acquisition de ces terrains. Celle-ci se fait à la faveur des réformes ou *tanzimāt* touchant au statut des biens *waqf*-s, qui deviennent propriétés de l'État. Ils sont mis à la vente ou donnés, comme dans le cas de l'église Sainte-Anne, attribuée par le Sultan Abd al-Majid à la France pour son aide dans la guerre de Crimée contre la Russie. L'article 27 du Hatti-Hamayoun, du 18 février 1856, autorise les étrangers à acquérir des biens immobiliers, à condition que ceux-ci se conforment aux lois du pays et aux règlements de la police locale. C'est surtout à la suite de la promulgation du code de propriété des étrangers, en 1867, que les congrégations religieuses vont pouvoir le faire. Le patriarche latin, aidé par le consul de France, cherche à acheter des terrains dans ce quartier musulman autour du Haram al-Sharif, établi par la tradition chrétienne comme le chemin de la Passion: la tour d'Antonia, Ecce Homo, l'Arche de Pilate, les sites de la Flagellation, de la Condamnation et de la Chute du Christ sous la croix, celui de la Rencontre avec sa Mère... Pour les catholiques, il s'agit de reprendre possession des vestiges des lieux saints chrétiens. Mais c'est aussi le quartier des institutions publiques et des résidences des autorités politiques. C'est là que s'installent les consuls occidentaux.

C'est l'époque où le Vatican change de stratégie dans son action missionnaire et prône la conversion au catholicisme des Orientaux par des prêtres indigènes. Dans un premier temps, le gouvernement ottoman refuse de signer l'acte de vente en invoquant la proximité de l'Esplanade des mosquées et le voisinage des *zāwiya*-s. Les consuls autrichien et britannique s'y opposent également. Le premier, pourtant protecteur des catholiques, ne voit pas d'un bon œil l'installation d'un établissement chrétien concurrent en face de l'hospice autrichien en cours de construction. L'opposition du consul britannique, James Finn, relève de la guerre entre missions catholiques et missions protestantes qui se disputent les fidèles grecs orthodoxes et arméniens, et aussi entre puissances européennes pour leur rôle dans le contrôle des lieux saints. Dans une lettre adressée à son ministère des Affaires étrangères, suite à une enquête sur le site du hammam, Finn juge inutile l'édification d'une église arménienne catholique alors que Jérusalem ne compte que quatre familles de ce rite. Il confirme qu'il s'agit d'un bien du *waqf* Hassaki Sultane, fondé au ^{xvi}^e siècle au nom de Roxelane, l'épouse russe du sultan Suleiman; le hammam ainsi qu'un bâtiment adjacent ont été acquis par le consulat de France. Il souligne le caractère privilégié du site, à proximité du palais du gouvernement, où la France aurait acheté à une famille musulmane plusieurs biens immobiliers avec un seul contrat, afin de réduire les difficultés liées à la transformation des biens *waqf*-s. L'acte d'achat est passé au tribunal de Jérusalem le 25 novembre 1857 ».

✠ Station V : Jésus tombe et s'adosse au mur

La cinquième station est au niveau d'une chapelle franciscaine. Cette chapelle est détruite par les Ottomans mais selon la tradition légendaire, la seule pierre intacte des ruines aurait gardé l'empreinte de la main gauche de Jésus (en réalité il s'agit d'une entaille dans une roche non taillée) lorsqu'il tomba et s'adossa au mur. En 1889, les Franciscains récupèrent les lieux, construisent une nouvelle chapelle pour marquer la cinquième station et replacent la pierre avec l'empreinte à gauche de l'entrée. La chapelle a subi d'importants travaux de rénovation en 1982.

Une inscription sur l'architrave de la porte d'entrée (*Simoni Cyrenaeo Crux Imponitur*) commémore la rencontre entre Jésus et Simon de Cyrène, à qui on a confié la charge de porter la lourde Croix du Christ au Golgotha (le Calvaire), le lieu de la Crucifixion. Mis à part Jean, cet épisode est rapporté par les Évangiles synoptiques et la tradition de ce lieu date du XIII^e siècle.

C'est à partir de cette station que la Via Dolorosa monte par degrés vers le Golgotha.



✠ Station VI : Sainte Véronique essuie le visage du Christ

L'église Sainte-Véronique préserve la mémoire de la rencontre entre Jésus et Véronique, dont on peut aussi voir le tombeau. C'est à l'occasion de cette sainte rencontre que Véronique essuya la face du Christ avec un voile de soie et sur lequel se seraient imprimés les traits de son visage. Cette sainte relique serait gardée, depuis le VIII^e siècle dans la Basilique Saint-Pierre de Rome.

Le site est acheté en 1883 par l'église grecque-catholique melkite qui y fait construire une église sur le site présumé de la maison de Véronique, habitation dont la tradition n'est attestée qu'à partir du XV^e siècle. L'église est restaurée en 1953 par l'architecte italien Antonio Barluzzi.

Une pierre en forme de colonne à gauche de l'entrée porte l'inscription latine *6 ST PIA VERONICA FACIEM CHRISTI LINTEO DETERCI*, « la sixième station où la pieuse Véronique essuya la face du Christ avec un voile ».

* * *



Véronique, signifie la « vraie icône en grec. La dérivation du nom de Veronica à partir des mots *Vera Icon (eikon)*, « image fidèle », remonte aux *Otia Imperialia* (III 25) de Gervais de Tilbury (vers 1211), où on lit : *Est ergo Veronica pictura, Domini veram secundum carnem representans effigiem a pectore superius...*

Le nom donné à la femme pieuse qu'aurait croisé le Christ durant son calvaire est donc en fait le nom de l'icône qui s'est dessinée sur le tissu appliqué par cette personne au visage du supplicé.

Aucun évangile ne raconte l'épisode qui fonde la VI^e station. Le nom de Véronique n'apparaît qu'à partir du IV^e siècle. Il s'agirait d'ailleurs d'une transformation du nom de Bérénice (Bereniké, qui porte la victoire en macédonien) citée par Eusebe de Césarée dans son histoire ecclésiastique et dans les Actes de Pilate.

A l'origine cette Bérénice est citée (sans son nom qui lui est attribué au IX^e siècle) dans les évangiles comme une femme atteinte d'hémorragie chronique qui est guérie en touchant Jésus¹¹.

11 A ne pas confondre la Bérénice juive, sujet de la pièce de Racine. Fille d'Agrippa 1^{er} et petite-fille de Hérode le Grand, elle séduit Titus le futur empereur. Corneille en fit aussi une pièce : Titus et Bérénice.

Bérénice - Véronique, en témoignage d'amour et gratitude, a peint un portrait de Jésus de son vivant (*Imago Christi*), qu'elle présente à l'empereur Tibère, ce qui le guérit d'une infirmité. Tibère lui offre des richesses, fait construire un sanctuaire pour le portrait, se convertit et se fait baptiser.

Il resterait une trace de la rencontre, le voile imprégné de la sainte icône : c'est la voile de Manoppello dont l'origine, suaire ou portrait, continue de faire débat malgré les pigments de peintures qu'il contient qui plaident en faveur du portrait.

« Le voile de Manoppello est une image de Jésus-Christ imprimée sur un byssus, un voile de 17,5 × 24 cm, à l'origine plus grand. Cette relique d'origine inconnue est arrivée à Manoppello en 1506, apportée par un pèlerin inconnu, qui a disparu sans laisser de traces immédiatement après la livraison au père Giacomo Antonio Leonelli. Il est conservé au sanctuaire de Manoppello (Pescara) dans les Abruzzes, à 90 km de Rome. Cette image aurait servi de modèle pour les représentations ultérieures de la Sainte Face. Benoît XVI a rendu visite au sanctuaire le 1^{er} septembre 2006. »¹²



« Le voile aurait résidé à Rome à partir de 704 après avoir séjourné à Constantinople depuis 574, venant d'Égypte où il était depuis trente ans (soit en 544). Il quittait Edesse où il avait été conservé depuis la persécution de Julien l'apostat en 361 où on l'avait éloigné de Rome par précaution. Saint Pierre le tenait de l'apôtre Jude à qui la Vierge Marie l'avait confié.¹³

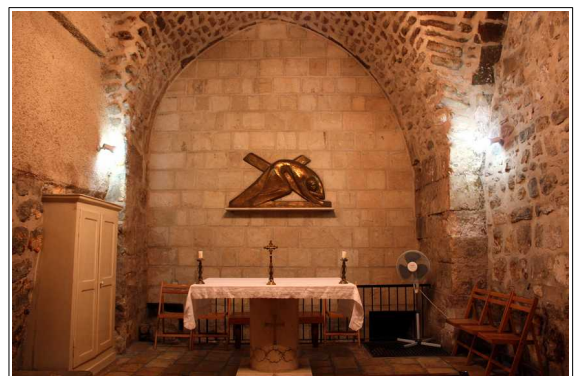
✠ Station VII : deuxième chute de Jésus

Le lieu de la deuxième chute de Jésus, situé au croisement de la Via Dolorosa et de la pittoresque et vivante rue du Marché, est marqué par une chapelle franciscaine construite en 1875.



Selon la tradition, il s'agit de la « Porte du Jugement » ou « Porte du Procès » par laquelle Jésus sortit de Jérusalem pour être crucifié, à l'extérieur de la ville, et où sa condamnation à mort aurait été rendue publique. Selon une tradition ultérieure, Jésus serait tombé sur le pas de cette porte mais les Russes orthodoxes revendiquent cette tradition dans une chapelle voisine leur appartenant.

À l'entrée, on distingue la base d'une colonne qui provient d'un tétrapyle¹⁴ du cardo maximus de la cité romaine de Jérusalem à l'époque de l'empereur Hadrien.



12 cf. Wikipedia

13 Laporte latine.org

14 Monument carré dont chaque face a l'aspect d'un arc de triomphe à baie unique, qui était souvent placé au carrefour central dans les villes romaines.

✠ Station VIII : Jésus rencontre les femmes pieuses



Sur le mur extérieur du monastère Orthodoxe grec Saint Charalampos (fermé au public) est sculpté une petite croix noircie par le temps. L'inscription en grec abrégé entre les branches de la croix IC XC NIKA signifie : « Jésus-Christ triomphant ».

C'est en ce lieu, fixé par une tradition du milieu du XIX^e siècle, que Jésus rencontra les femmes pieuses. Ces femmes l'avaient suivi, en pleurant, sur le chemin du Calvaire. Cet épisode est raconté dans l'Évangile selon saint Luc au début du chapitre (Luc 23-27-28).

✠ Station IX : troisième et dernière chute de Jésus

La neuvième station commémore la troisième et dernière chute de Jésus. À l'origine, l'emplacement était marqué par une colonne de l'ère romaine. Une dispute entre l'église orthodoxe russe qui revendique cette tradition au niveau de la Mission Saint-Alexandre de Jérusalem et l'église copte qui avait réussi au XIX^e siècle à placer cette colonne sur un mur du monastère de Saint-Antoine, a conduit les autorités de Jérusalem à fixer la plaque marquant la tradition sur un contrefort de la chapelle copte de sainte Hélène



✠ Les cinq dernières stations

Les stations X à XIV sont situés dans le Saint-Sépulcre, il s'agit de :

X : Jésus est déshabillé et abreuvé de fiel - **XI** : Jésus est cloué sur la croix - **XII**: Jésus meurt sur la croix - **XIII** : Jésus est détaché de la croix et son corps remis à sa mère - **XIV** : Jésus est mis au tombeau

Ces stations sont pour certaines issues d'écritures (évangiles) ou traditions.

En 1991, Jean-Paul II voulant recoller avec les écritures a donc réécrit la liste des stations, en supprimant les rencontres avec Marie (IV) et Véronique (VI) ainsi que les 3 chutes des stations V, VII et IX...tout en gardant le même nombre de stations, ce qui donne ceci :

I. Jésus au jardin de [Gethsémani](#) - II. Jésus trahi par Judas et arrêté - III. Jésus condamné par le [Sanhédrin](#) - IV. Jésus renié par Pierre - V. Jésus jugé par Pilate - VI. Jésus est couronné d'épines - VII. Jésus prend sa croix - VIII. Simon de Cyrène aide Jésus à porter la croix - IX. Jésus rencontre les femmes de Jérusalem - X. Jésus est cloué sur la croix - XI. Jésus promet son royaume au bon larron - XII. Jésus confie sa mère à Jean - XIII. Jésus meurt sur la croix - XIV. Jésus est mis au tombeau

Evangile selon st Mathieu

27- 26 Alors, il leur relâcha Barabbas ; quant à Jésus, il le fit flageller, et il le livra pour qu'il soit crucifié.
27 Alors les soldats du gouverneur emmenèrent Jésus dans la salle du Prétoire et rassemblèrent autour de lui toute la garde.
28 Ils lui enlevèrent ses vêtements et le couvrirent d'un manteau rouge.
29 Puis, avec des épines, ils tressèrent une couronne, et la posèrent sur sa tête ; ils lui mirent un roseau dans la main droite et, pour se moquer de lui, ils s'agenouillaient devant lui en disant : « Salut, roi des Juifs ! »
30 Et, après avoir craché sur lui, ils prirent le roseau, et ils le frappaient à la tête.
31 Quand ils se furent bien moqués de lui, ils lui enlevèrent le manteau, lui remirent ses vêtements, et l'emmenèrent pour le crucifier.
32 En sortant, ils trouvèrent un nommé Simon, originaire de Cyrène, et ils le réquisitionnèrent pour porter la croix de Jésus.
33 Arrivés en un lieu dit Golgotha, c'est-à-dire : Lieu-du-Crâne (ou Calvaire),
34 ils donnèrent à boire à Jésus du vin mêlé de fiel ; il en goûta, mais ne voulut pas boire.
35 Après l'avoir crucifié, ils se partagèrent ses vêtements en tirant au sort ;

Evangile selon St Marc

15 - 15 Pilate, voulant contenter la foule, relâcha Barabbas et, après avoir fait flageller Jésus, il le livra pour qu'il soit crucifié.
16 Les soldats l'emmenèrent à l'intérieur du palais, c'est-à-dire dans le Prétoire. Alors ils rassemblent toute la garde,
17 ils le revêtent de pourpre, et lui posent sur la tête une couronne d'épines qu'ils ont tressée.
18 Puis ils se mirent à lui faire des salutations, en disant : « Salut, roi des Juifs ! »
19 Ils lui frappaient la tête avec un roseau, crachaient sur lui, et s'agenouillaient pour lui rendre hommage.
20 Quand ils se furent bien moqués de lui, ils lui enlevèrent le manteau de pourpre, et lui remirent ses vêtements. Puis, de là, ils l'emmenent pour le crucifier,
21 et ils réquisitionnent, pour porter sa croix, un passant, Simon de Cyrène, le père d'Alexandre et de Rufus, qui revenait des champs.
22 Et ils amènent Jésus au lieu dit Golgotha, ce qui se traduit : Lieu-du-Crâne (ou Calvaire).
23 Ils lui donnaient du vin aromatisé de myrrhe ; mais il n'en prit pas.
24 Alors ils le crucifient, puis se partagent ses vêtements, en tirant au sort pour savoir la part de chacun.

Evangile selon St Luc

23 - 25 Il relâcha celui qu'ils réclamaient, le prisonnier condamné pour émeute et pour meurtre, et il livra Jésus à leur bon plaisir.
26 Comme ils l'emmenaient, ils prirent un certain Simon de Cyrène, qui revenait des champs, et ils le chargèrent de la croix pour qu'il la porte derrière Jésus.
27 Le peuple, en grande foule, le suivait, ainsi que des femmes qui se frappaient la poitrine et se lamentaient sur Jésus.
28 Il se retourna et leur dit : « Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi ! Pleurez plutôt sur vous-mêmes et sur vos enfants !
29 Voici venir des jours où l'on dira : "Heureuses les femmes stériles, celles qui n'ont pas enfanté, celles qui n'ont pas allaité !" »
30 Alors on dira aux montagnes : "Tombez sur nous", et aux collines : "Cachez-nous."
31 Car si l'on traite ainsi l'arbre vert, que deviendra l'arbre sec ? »
32 Ils emmenaient aussi avec Jésus deux autres, des malfaiteurs, pour les exécuter.
33 Lorsqu'ils furent arrivés au lieu dit : Le Crâne (ou Calvaire), là ils crucifièrent Jésus, avec les deux malfaiteurs, l'un à droite et l'autre à gauche.

Evangile selon Saint Jean

19 - 01 Alors Pilate fit saisir Jésus pour qu'il soit flagellé.
...13 En entendant ces paroles, Pilate amena Jésus au-dehors ; il le fit asseoir sur une estrade au lieu dit le Dallage – en hébreu : Gabbatha.
14 C'était le jour de la Préparation de la Pâque, vers la sixième heure, environ midi. Pilate dit aux Juifs : « Voici votre roi. »
15 Alors ils crièrent : « À mort ! À mort ! Crucifie-le ! » Pilate leur dit : « Vais-je crucifier votre roi ? » Les grands prêtres répondirent : « Nous n'avons pas d'autre roi que l'empereur. »
16 Alors, il leur livra Jésus pour qu'il soit crucifié. Ils se saisirent de Jésus.
17 Et lui-même, portant sa croix, sortit en direction du lieu dit Le Crâne (ou Calvaire), qui se dit en hébreu Golgotha.
18 C'est là qu'ils le crucifièrent, et deux autres avec lui, un de chaque côté, et Jésus au milieu.